

Dans le recueil intitulé *Faux titre*, l'auteur présente sept fictions. Le terme écarte la désignation habituelle du texte court, conte ou nouvelle. Il se pourrait que cet écrivain lettré se soit souvenu de Goethe : *Fiction et vérité ou souvenirs de ma vie*, mémoires écrits dans la pleine maturité pour rappeler une jeunesse lumineuse, un succès aux dimensions du monde d'alors, de l'Europe. Les fictions de Boris Schreiber se rattachent aussi à l'autobiographie : des textes à la 1^{ère} personne écrits par Boris qui reprend des moments de sa vie évoqués dans *Un Silence d'environ une demi-heure*. Mais contraste saisissant avec le texte de Goethe, il s'agit de la chronique d'un échec, senti comme tel avec douleur et cruauté. De son passé il ne sauve rien. Il ne peut rien sauver puisqu'il se condamne, il étouffe sous le poids d'une double culpabilité ; il est juif et à l'époque où tant d'autres en sont morts, il s'est « arrangé » pour éviter le pire. « Mais je paie très cher d'avoir été sauvé. » (p. 88). Il ne se repent pas d'être en vie, la mort le terrorise, mais il en éprouve un remord desséchant. Il voit la cause principale de sa stérilité littéraire qui s'est aggravée avec l'âge, car il a le sentiment d'en avoir souffert.

Schreiber est romancier, il est aussi poète, il joue avec les mots. Il expose sa détresse avec des moyens inventés pour elle à mesure qu'il la fait découvrir. Ce n'est pas une analyse, c'est l'angoisse en mouvement et tenue à distance par le jeu sur les mots. *Les Sous-Titres du destin* mettent en scène un auteur vieilli. Le dernier comité de lecture sollicité a refusé son manuscrit. L'humilié insulte la responsable de ce désastre, Cordélia, par un « bonsoir saleté », réitéré soir après soir. À la détresse se joint le doute, celle qui l'aimait n'est plus. Elle croyait à son génie... la seule ! « En fait, je ne suis rien. Mon manuscrit est tout. Mais s'il exprime la vie d'un rien, que vaut ce manuscrit ? » (p. 33). Il obsède Cordélia, il se blesse dans son escalier, elle panse sa plaie puis, compatissante comme la fille du roi Lear, elle lui dit alors « Je vais le publier votre... votre plaie. » (p. 50). Son unique raison de vivre était de se battre contre le refus. Mais on ne peut pas se battre contre l'évidence : « [Mon manuscrit] est toute ma vie mais il est nul. Il faut... il faut le déchirer. » (p. 50).

Chaque fiction reprend l'un des thèmes de la première, condensé des détresses de l'auteur. *Murmures*, la seconde, est une méditation sur l'absence de « PETITE MÉSANGE », alors qu'il est à l'hôpital. Elle ne vient pas, mais c'est par amour, « je le sais bien ». La maladie est une métaphore de son impuissance à exprimer ce qu'il a vu de la cruauté des hommes, de l'enthousiasme avec lequel ils maltraitent, emprisonnent, tuent des innocents au nom d'une idéologie démente, servie avec un dévouement capable du sacrifice suprême. Or ce qu'il a vu et su devient « ressassements » dont s'est sans doute lassée petite mésange.

Dans les cinq fictions qui complètent le recueil, il reprend de front l'unique sujet qui le préoccupe, l'affaiblissement de l'âge qui décolore son écriture : « Tout s'éteint peu à peu. Non pas la vie mais ses pulsions : partir, aimer et même attendre. » (p. 76) (*Sur la foi du serment*). Mais dans sa jeunesse, dans sa maturité, qu'a-t-il fait ? « Impossible de répondre. [...]. Trop d'amour, trop d'argent, trop de facilités tard venues. » (*Géographie*, p. 115). Ces *Fictions* forment un acte d'accusation si impitoyable qu'aucun confrère haineux n'aurait pu en concevoir l'équivalent : « Je m'épuise à force d'être à l'affût de mon vide. Vide du passé que j'évoque si mal. Vide du présent qui ne m'est rien. Vide du futur qui ne me promet que la terreur de l'engloutissement. » (p. 118-19). Engloutissement de l'œuvre, engloutissement de l'homme, échec de toute vie qui éveille chez le lecteur un écho pascalien : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais. »

Toute une vie est un échec puisqu'elle a son terme. Le remède adopté par presque tous, est de n'y pas penser. « La menace du pire » la lui a rendue présente dès sa jeunesse. La menace écartée, il s'est lové dans les promesses de gloire réitérées par Genia à son « Borinka », sans écouter les secs « Boria » de son père « C'est l'effort qui compte [...] uniquement l'effort. » (*Géographie*, p. 114).

Cette opposition des Alpes accueillantes, « mon Borinka », et du glacial Himalaya, « Boria », s'achève par la querelle des deux Boris. Il va prendre, poste restante, les lettres qu'il s'adresse, dans

lesquelles il se cherche querelle, s'insulte. Les regrets s'aiguisent de l'effroi causé par la fin proche. La regarder en face conduit cependant à une sorte de paix : « La vieillesse est là. La disparition suivra [...] Cette impitoyable trajectoire [...] Tu la connais depuis toujours.

C'est vrai, depuis toujours.

Alors ?

L'inconnu est peut-être moins terrifiant que le connu. Plus accueillant, peut-être. J'ai enfin compris. » (*Lettres à toi-même*, p. 133-34).

« La petite fille Espérance » s'est glissée au terme d'une douloureuse remémoration.